

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Marcel MICHELET

Les deux pôles du monde

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1948, tome 46, p. 41-44

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

## Les deux pôles du monde

L'« axe de misère » dont parlait Péguy, est le même que l'axe de béatitude. Autour des deux pôles, les hommes se rassemblent et se reconnaissent. L'invitation à la joie de Schiller et de la neuvième symphonie est le chant d'espérance d'une humanité malheureuse.

Où te regarder, ô terre, que tu ne sois meurtrie dans ton corps et dans ton âme ? Ne parlons pas de ces immenses plaies que sont les villes dévastées et les cimetières, mais de cette autre plaie invisible, infinie, universelle, qui est l'angoisse devant notre destin.

Dans ces périodes d'affolement, l'inquiétude politique, économique et sociale prend le pas sur la recherche d'une certitude métaphysique ; la condition temporelle de l'homme sur sa condition éternelle. Bien plus, certains docteurs affolés suppriment toute vue sur l'au delà pour établir notre grandeur au sein même du désespoir. Comprendre et aimer les hommes dans notre commune misère nous dispenserait de regarder le ciel. C'est ainsi que beaucoup de croyants et de fidèles sont tentés, en pratique, de détendre la rigidité des dogmes au profit d'une certaine morale commune qui rendrait le monde plus habitable. La sainteté de Gandhi serait la sainteté idéale, parfaite.

Malheureusement, l'amour des hommes ne résout la question (si elle la résout) que temporellement. Etre heureux ou malheureux, telle est notre condition, non seulement temporelle, mais éternelle. La première des valeurs

spirituelles est tout de même la valeur des âmes. Parler de refaire un monde chrétien et ne chercher dans l'évangile que des conseils de morale internationale ou sociale, ou dans le Christ qu'un thaumaturge qui multiplie les pains et guérit les malades, c'est un contresens tragique. Si le Christ n'est qu'un sage parmi les sages, nous sommes les plus malheureux de tous les hommes.

Voici une page de l'Évangile. Après la seconde multiplication des pains, Jésus se rendit avec ses disciples dans les bourgs qui entourent Césarée de Philippe. Là, il leur demanda : « Qui les foules disent-elles que je suis ? » Ils répondirent : « Jean, le Baptiste ; d'autres, Elie ; d'autres : Un des prophètes anciens est revenu parmi nous. » Il leur dit : « Mais vous, qui dites-vous que je suis ? » Répondant, Simon Pierre dit : « *Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant.* » Prenant la parole, Jésus lui dit : « Tu es heureux, Simon, car ce n'est ni la chair ni le sang qui te l'ont révélé, mais mon Père qui est dans les cieux. »

Ainsi les foules s'accordaient à voir en Jésus un homme aussi grand que les anciens envoyés de Dieu, un sage sur qui on peut compter pour l'établissement d'un royaume stable, voire pour l'organisation pacifique du monde. Après le discours sur le Pain de vie, quand Jésus avait affirmé qu'il était nécessaire de manger sa chair et boire son sang, il avait fait le vide autour de lui. Pierre, au nom des douze, avait crié sa fidélité : « A qui irions-nous, Seigneur ? *Tu as les paroles de la vie éternelle.* » Il affirme aujourd'hui : « *Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant.* » Et Jésus lui donne les clefs du Royaume. Les clefs du Royaume ne sont donc pas au pouvoir d'une simple bonne volonté morale qui se soucie médiocrement du dogme. Ne pas croire que Jésus est le Messie et qu'il est le Fils de Dieu, c'est refuser l'Évangile.

Presque aussitôt après, Jésus, comme s'il oubliait sa divinité, rétablit la précarité de sa condition humaine. « Il faut que le Fils de l'homme souffre beaucoup, qu'il soit rejeté par les anciens, les grands prêtres et les scribes, et qu'il soit mis à mort à Jérusalem. » Si nous croyons que Jésus est Dieu, ce n'est ni la chair ni le sang qui nous l'ont révélé, le Père nous l'enseigne dans le secret de nos cœurs. Mais pour croire que Dieu doit souffrir et mourir, il faudra la réalité même de la Passion. La souffrance des hommes et des bêtes nous scandalise ;

comment admettre la souffrance de Dieu ? — « A Dieu ne plaise, dit Pierre, il n'en sera pas ainsi ! » Ce qui lui attire cette verte réprimande : « Arrière de moi, Satan, car tu m'es un scandale ! Car tes sentiments ne sont pas ceux de Dieu, mais ceux des hommes ! » Voilà donc où nous sommes divisés d'avec Dieu, nous autres hommes : nous ne voulons pas souffrir et Dieu a soif de souffrir. Nous voudrions la condition divine, et Dieu prend la condition humaine, pour nous enseigner que notre unique chemin vers Dieu est d'accepter pleinement notre destin. Jésus ajoute : « Si quelqu'un veut faire route derrière moi, qu'il se renonce, qu'il se charge de sa croix chaque jour et qu'il me suive ! Car celui qui veut sauver son âme la perdra : mais celui qui perdra son âme à cause de moi, celui-là la sauvera. »

Environ huit jours après la confession de Pierre, Jésus prit avec lui Pierre, Jacques et Jean et les conduisit sur la montagne pour y prier. Là il fut transfiguré devant eux ; son visage devint éclatant comme le soleil et ses vêtements blancs comme la neige ; Moïse et Elie vinrent converser avec lui. Pierre, extasié, s'écrie : « Maître, il fait bon ici ; et nous allons faire trois tentes, une pour toi, une pour Moïse et une pour Elie ! » Il ne savait pas ce qu'il disait, note Saint Luc. Au même instant, une nuée de lumière les couvrit et une voix se fit entendre : « *Celui-ci est mon Fils bien-aimé* en qui je me suis complu ; écoutez-le ! »

C'était la confirmation éclatante de l'enseignement intérieur qui avait permis la confession de Pierre : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant. » Or, de quoi parlaient avec Jésus les deux personnages apparus sur la montagne ? « De sa mort, qu'il avait à subir à Jérusalem. » Ainsi, Jésus n'est jamais séparé de sa divinité ni de sa mort. Il sera condamné précisément « *parce qu'il s'est dit le Fils de Dieu* ».

Aujourd'hui le monde malade est en quête de prophètes. Elie et Moïse sont remplacés par une foule de conseillers politiques et sociaux. Nous cherchons des multiplicateurs de pains, des prédicateurs de béatitudes. Nous croyons aux miracles du radium et de l'uranium. Le chauffeur-radar de Lausanne a plus de succès que Lourdes et Fatima. En même temps nous avons peur de ces miracles que font les hommes ; nous écoutons avec

gratitude ceux qui parlent de valeurs spirituelles et de réarmement moral.

— Mais moi, le Sauveur, qui dites-vous que je suis ? Les gouvernants n'osent même pas me nommer. Tout au plus tiennent-ils compte de mon remplaçant sur la terre, de Pierre, qui a reçu les clefs du Royaume. On veut bien lui reconnaître une autorité morale, analogue à celles de Roosevelt et de Gandhi. On lui sait gré de tirer de l'Évangile une charte des nations, à laquelle on mettra une étiquette politique. Mais si l'Évangile n'est qu'un recueil de morale individuelle et sociale, mes pauvres enfants, *vous n'êtes pas sauvés !* Vous n'êtes sauvés que *par Dieu et par le Fils unique* qu'il a envoyé dans son amour. Je suis venu pour que vous ayez la vie : comment vous la donnerai-je si vous ne croyez pas que *je suis la vie ?*

Et comment serez-vous sauvés si vous n'osez plus même parler du seul chemin qui mène à la vie, celui que j'ai pris, m'étant fait homme *afin de souffrir et mourir ?* Je suis le Sauveur et je ne sauve que *par la Croix*. Il ne vous a pas été donné d'autre nom par lequel vous puissiez être sauvés. Vos sentiments ne sont pas ceux de Dieu, mais ceux des hommes. Vous voulez sauver les hommes par les hommes ; mais quiconque veut sauver sa vie la perdra.

La Croix est un scandale et une folie ; c'est pourquoi on en parle le moins possible. On la remplace par le croissant, par la roue du soleil, par la faucille et le marteau, par la frise du Parthénon. Hélas, bien des chrétiens même diminuent, quand ils ne les effacent pas de l'intelligence et du cœur, les deux aspects qui seuls expliquent Jésus : *Fils-de-Dieu, Mort-sur-la-Croix*.

En deçà de l'un et de l'autre, on cherche une sorte de « dénominateur commun » qui nous permette de nous entendre sur l'édification d'un monde stable. Ce « dénominateur » serait une honnête morale évangélique, *sans Dieu et sans la Passion du Christ*.

Oui, la sincère bonne volonté de Gandhi, que nous supposons et admirons, entre dans l'intention de l'un et de l'autre ; mais non pas la démission de chrétiens qui croient étendre le Règne en supprimant de l'Évangile, les deux pôles qui lui donnent son sens : *la divinité de Jésus et la Passion du Christ*.

Marcel MICHELET